

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 16

Artikel: Chez le peintre David
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Assez, M. Falb.

Serait-il possible qu'après une série d'aussi beaux jours que ceux dont nous jouissons, le professeur Falb osât nous prédire encore un retour de froid ? Non, il faut qu'il nous laisse la paix. S'il tient absolument à une nouvelle *rebuse*, s'il lui reste dans son sac quelques bourrasques, qu'il les garde pour Berlin ; elles n'auraient d'ailleurs aucun succès dans nos contrées que le soleil inonde de clartés ; où les prés étalent leur tapis vert tendre, où les fleurettes sourient sur tous les tertres et dans tous les vergers.

Seule, la vigne a l'air attristé ; comme un enfant qui vient au monde, elle pleure à l'entrée de cette nouvelle existence qu'elle apporte le printemps ; elle pleure, et ses larmes abondantes, après avoir perlé pendant quelques instants au sommet du sarment fraîchement taillé, coulent sur le cep moussu.

Mais cette tristesse n'est qu'apparente, ces larmes sont des larmes de joie ; cette sève abondante va se transformer en bourgeons, remplis de promesses pour le vigneron ; elle va bientôt couronner de pampres nos riants coteaux.

Et comme le Lausannois se réjouit à cet air tiède et vivifiant du printemps, au parfum des premières violettes, aux gracieux sourires des primevères et des pâquerettes dans les sentiers ! C'est avec joie qu'il voit arriver la fin de la semaine pour laisser un moment le bureau ou l'atelier et aller n'importe de quel côté, pourvu qu'il voie des prés et des rameaux verts, qu'il se sente, en un mot, en pleine campagne.

N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches, Son habit bleu qui vient expirer sur ses hanches, Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin, Et de l'argent pour boire au cabaret voisin ?

J. OLIVIER.

Ah ! vous seriez mal venu, je crois, le samedi soir, à lui parler de M. Falb et de ses *rebuses* ! Et cela se conçoit : quand on prend du soleil on n'en saurait trop prendre.

Du reste, les hirondelles nous sont revenues, et la présence de ces gentilles messagères de la belle saison en dit plus, pour nous, que toutes les prévisions du savant berlinois.

Un de nos abonnés de Lausanne nous écrit :

Pour faire pendant à l'article que vous avez publié dernièrement sur l'emploi abusif des temps du *subjonctif*, je prends la liberté de vous envoyer la *demande en mariage* suivante, faite par un professeur de grammaire. Elle a déjà été publiée plusieurs fois, c'est vrai, mais elle est si amusante qu'on la relira peut-être avec plaisir.

Mademoiselle,

Pardonnez à la *proposition* que je prends la licence de vous faire de m'accepter pour votre humble *adjectif*. Il est *positif* que je me trouverais heureux au *superlatif*, si vous daigniez vous rendre à mes vœux, quoique, par caractère, je ne sois pas très *démonstratif*. Je sais que je ne suis ni la *première*, ni la *seconde*, ni la *troisième* personne qui vous ait recherchée ; mais soyez certaine que nul ne vous aime autant que moi et que je vous serai fidèle tant qu'il me restera une *particule* de raison, et jusqu'à l'*article* de la mort ; que je n'aurai jamais avec vous le *verbe* haut, que je ne prendrai de la vie le ton *impératif*, et que vous pourrez avec moi, si nous sommes un jour en *accord*, prendre les *modes* de tous les *genres*. Je n'y trouverai à redire dans aucun *cas* et ne suivrai, enfin, d'autre *règle* que celle de vos désirs ; votre bonheur sera *parfait* : vous n'aurez jamais *sujet* de vous plaindre du *régime* que je vous ferai suivre. Le *présent* et le *passé* vous sont un sûr garant que je ne suis pas un *futur* qu'il faille dédaigner. Je suis un homme *actif* ; je travaille beaucoup ; j'ai une petite aisance et ne suis grevé d'aucun *passif*. Si votre résolution à mon égard ne *participe* pas des vœux que je vous ai exprimés, votre *nom* n'en sera pas moins dans tous les *temps* mon seul *vocatif* jusqu'à la mort, l'unique *ablatif* de toutes les choses.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Trois verres de vin.

Dans un joyeux festin dont j'ai triste mémoire, A côté d'Isabeau le sort m'avait placé ; Yeux louches, nez camard, bouche immense et peau noire, Voilà, dans un seul vers, son visage tracé.

Son humeur répondait à sa triste figure Que bons plats et bon vin, seuls, pouvaient déridier ; A table, elle savait remplir outre mesure Son assiette, sa coupe, et surtout... les vider.

Par malheur, entre nous, était une bouteille Du jus le plus exquis qu'ait produit le raisin, Qui d'un monstre hideux ferait une merveille Pour qui le sablerait près d'un pareil voisin.

Le premier verre bu, jugez de ma surprise ! Les deux yeux d'Isabeau me parurent d'accord, Son nez se redressa, sa peau devint moins bise Et sa bouche sourit moins grande que d'abord.

Je bus un second verre et je la vis parée De grâces qui semblaient sortir de la liqueur ; Puis un troisième, hélas ! et mon âme égarée Sollicita sa main et lui livra mon cœur.

Elle devint ma femme !... Oh ! depuis cette époque, J'ai pris Bacchus en haine et la vigne en horreur ; Je ne bois plus de vin, son odeur me suffoque, Et l'aspect d'un flacon fait naître ma terreur.

La vérité n'est pas dans le jus de la treille ; Si les Grecs la cherchaient jadis au fond d'un puits, On la trouve encor moins au fond d'une bouteille : Dans ce maudit festin, je l'ai bien vu depuis.

Pour choisir une femme, ayez un œil sévère, A la saine raison empruntez son flambeau, Car si pour sa lunette on veut prendre son verre, On risque, ainsi que moi, d'épouser... Isabeau ! !

J. PETIT-SENN.

Chez le peintre David.

Nous retrouvons, dans un ancien journal français, cette amusante histoire. Le peintre David travaillait au grand tableau du sacre de Napoléon I^{er}. On sait que l'empereur n'avait pas la patience de poser ; mais il y avait dans l'atelier un jeune Genevois nommé Lissignol, qui ne manquait pas de talent, et dont la ressemblance avec l'empereur était si grande qu'il n'était plus connu que sous le nom de Bonaparte. Aussi le peintre n'eut-il aucun scrupule de le faire poser à la place de son héros.

Un jour, Lissignol posait ainsi revêtu du grand costume du sacre, de la couronne, du manteau de velours et d'hermine, des sandales, etc. Soudain, la porte s'ouvre à deux battants et la voix d'un huissier annonce l'empereur !...

A ce mot, l'empereur de circonstance, le faux Smerdis, Lissignol, relève lestement la queue de son manteau d'hermine, enfonce sa couronne sur sa tête et prend son élan par la première issue qu'il rencontre.

Il était temps, Napoléon entrait dans l'atelier.

Le pauvre modèle, dans sa précipitation, se trompe de chemin, débouche dans une grande galerie, la traverse, se jette dans un corridor, et descend un magnifique escalier qu'il ne reconnaît plus...

Aussitôt des cris se font entendre,

c'est le peuple accouru au bas de l'escalier à la vue des voitures et de l'escorte, qui aperçoit son souverain et le salue de ses acclamations. Le poste prend les armes, les tambours battent aux champs, l'enthousiasme est à son comble.

Mais, ô surprise ! Sa Majesté, au lieu de saluer son peuple, recule et se sauve à toutes jambes... Le peuple n'eut jamais le mot de cette énigme. Une heure plus tard, on retrouva l'infortuné Lissignol, plus mort que vil, blotti dans un couloir obscur. On eut toutes les peines du monde à l'en tirer ; il y gâta singulièrement son manteau de velours et y soutint mal la dignité de sa couronne.

HOCHE-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

VIII

(Fin).

Le *Hoche-Queue* dépensa la moitié de la petite succession pour grouper sous un même monument ceux qui s'étaient tant aimés : le père, la mère, le fils. Une quatrième place lui est destinée.

Je lui conseillai de ne pas rester dans la contrée où son isolement de fille paraissait étrange, où elle arriverait difficilement à l'aisance. Son adresse, sa beauté, son agilité, sa probité, sa santé de fer, pouvaient trouver une application plus lucrative. Elle dépendait trop, à la campagne, pour son pain quotidien, de gens qui lui étaient inférieurs par le sentiment et qui la froisseraient sans cesse, méchamment, dans les souvenirs de son chaste amour, dans le culte de ses morts. Sa mère, égoïste et débauchée, était aussi trop près d'elle ; la conduite de l'une rejallirait sur l'autre.

Elle vint à Paris. Mais comme d'une part elle ne savait, à proprement parler, aucun métier, et que de l'autre je la savais trop fière, trop franche, pour la domesticité ordinaire, comme elle avait besoin parfois d'un peu de solitude libre dans ses jours de grande tristesse, je la fis entrer en qualité de *demoiselle de salle* dans les *Bouillons* Martin.

Madame Martin avait eu son fils en nourrice dans une ferme de Monthiers-aux-Bois, mon nom lui était connu ; et sur ma recommandation spéciale, elle fut remplie d'égards pour mon pauvre *Hoche-Queue*, auquel on facilita l'apprentissage de la vie parisienne d'abord et surtout l'apprentissage des *Bouillons*.

Depuis deux ans, le *Hoche-Queue* sert à la *Veilleuse*, sous le nom de Juliette Bernard, celui qu'elle a adopté, sa noblesse à elle. Ses trois tables sont celles de la deuxième série, à droite en entrant ; et maintenant que vous la connaissez, que vous l'estimez, que vous l'aimez comme je la connais, l'estime et l'aime, vous irez toujours auprès d'elle, j'en suis persuadé (quand il y aura de la place) et vous lui laisserez un généreux pourboire.

Juliette a vingt-cinq ans maintenant, et malgré son fond de tristesse, le rêve de ses grands yeux, la nostalgie de la forêt qui la poursuit, elle est bien la plus désirable fille des *Bouillons* Martin. Mais inutile d'insister, n'est-ce pas ? Vous avez compris que lui faire la cour, lui passer des billets ou la suivre à la sortie serait métier de dupe ? Faites donc comme moi, qui ne lui parle jamais que cha-

peau bas ; respectez-la, contentez-vous d'une chaude poignée de main et tâchez, avec le temps, de mériter sa confiance. Du jour où vous l'aurez obtenue, entière, vous pourrez lui demander un service, en dehors du *Bouillon*, elle vous le rendra. Si vous êtes malade, elle n'hésitera pas à aller vous voir, vous consoler, vous conter les nouvelles ; si c'est elle-même qui souffre, qui est alitée pour quelque temps (Paris et les *Bouillons* éprouvent les tempéraments les plus robustes), ne craignez pas de monter chez elle. Autant que possible, elle vous recevra, et sa concierge ne trouvera point la chose étrange.

Vous verrez une chambrette bien propre, avec deux fenêtres sur la voie ferrée de l'Ouest, Paris-Versailles, qui se trouve en contre-bas. Elles ouvrent en pleine lumière, de face ni murs, ni usines, ni voisins ; le *Hoche-Queue* a besoin d'air. Des bruyères, des scabieuses dans des vases, une fauvette et un bouvreuil dans une cage, lui refont en miniature ses bois de Monthiers et de la Renardière, avec leurs parûms et leurs chants. Au-dessus de la commode, des fusils, un képi, une croix, des épaulettes : les fusils, le képi, la croix et les épaulettes de Bernard ; à droite et à gauche de la cheminée, deux portraits en buste qui semblent regarder : ceux du brigadier et de sa mère.

Le jour où elle sera quelque peu rentière, elle reprendra avec tous ses bibelots le chemin des bois, le chemin des tombes. Bernard s'est serré pour lui faire une place auprès de lui dans la couche d'argile.

Une femme qui a un passé pareil, de tels sentiments, et un amour vrai au cœur, est bien forte ; les séductions vulgaires n'ont plus de prise sur elle.

Elle semble singulière, presque folle, aux clients vulgaires qui restent tout interloqués en sa présence, comme en face d'une grande dame, et qui ravalent leurs plaisanteries douteuses.

Je crois bien ; le *Hoche-Queue* n'est pas de leur monde, même pas du monde de beaucoup de grandes dames, elle est de l'espèce de plus en plus rare des femmes de cœur.

L'été dernier, un de nos professeurs revenant de St-Maurice, par le chemin de fer, eut l'occasion d'entrer en conversation avec un Anglais, qui paraissait voyager pour s'instruire et manifestait d'une manière fort excentrique sa curiosité de touriste.

Le professeur l'entendant parler la langue française avec beaucoup d'hésitation, crut devoir, par courtoisie, parler anglais. Le touriste en parut blessé, car il laissait entendre qu'il connaissait parfaitement notre langue et pouvait en surmonter toutes les difficultés.

La discussion s'animant sur ce point, l'Anglais offrit d'écrire correctement sur son calepin vingt lignes dictées par le professeur.

— J'engage mille francs, s'écrie-t-il, que je vous paierai, si je fais une seule faute.

— Non, je ne puis accepter, car j'ai la conviction que vous perdriez le pari ; et cela vous coûterait trop cher.

Cependant, sur les instances réitérées

du touriste, notre compatriote se décida à lui dicter ces quelques lignes :

« J'ai vu cinq moines, sains de corps et d'esprit, ceints de leur cordon, portant dans leur sein le seing du Saint-Père. »

L'Anglais, bientôt déconcerté et ne sachant plus à quel *Saint* se vouer, se déclara vaincu ; mais il ne put faire accepter les mille francs à son compagnon de voyage, qui le libéra en lui faisant promettre de faire un don aux pauvres de la première localité vaudoise dans laquelle il s'arrêterait.

Lai a religion et religion.

Totès lè religions sont bounès poru qu'on fassè cein que le diont et qu'on aussè bouna concheince. Qu'on sâi catholiquo, inguenôt, mômier, capucin, libéria, jésuïstre, derbistire et autrès religions ein istre, et mémameint saluïstrè, s'on est brâvo, on est brâvo ; mâ s'on est târà, on ne vau pas tchai, et n'est pas dè tsandzi dè religion que cein vâo vo fèrè pe bon. C'est tot coumeint onna poma renetta pourriâ : n'est pas dè la mettrè dein on moué dè bounès bovardès que le vâo veni bouna. Sé bin qu'on sè pào converti ; mâ faut pas trào lâi sè fiâ.

Portant y'a dâi dzeins que s'emaginent que cliâo que ne sont pas dè la mèma religion què leu ne sont què dè la cacibraille, tandi que leu sont dâi bons chrétiens. Sè faut on pou démaufiâ dè cliâa sorta dè dzeins, kâ lo diablo s'einfatè pertot et bin soveint sè meillâo pratiques sont cliâo qu'ont adé lo bon Dieu à la botse.

On brâvo Combi, qu'étâi dè la religion dâo gros moué et qu'étâi tot parâi on bin bravo homo, avâi onna fenna que s'étâi laichâ recrutâ dein lè derbistres, iena dè cliâo novallès religions iò lè dzeins sè crayont pe bons què lè z'autro. On étâi âi fénésions et stu Combi avâi dâo fein étâi, que n'étâi pas onco prâo ressuvi po l'eintsirenâ. C'étâi on deçando ; lo teimps bargagnivè, et tandi lo né fe onna rolhie dè la metsance. La demeindze matin, lo sêlâo est revenu, qu'a vito z'u chétsi lo dessus dâo fein ; mâ l'étâi onco tot mou per dézo, et l'arâi étâ damadzo dè lo laissi gatâ et moudzi, kâ se lo fein preind on crouïo gout, lè vatsès ne s'ein tsaillont pas. La fenna âo Combi, tota derbistire que l'étâi, tegnâi onco mé à la mounïa què se n'homo, et lâi fasâi maubin dè peinsâ que cé fein porrâi étrè fotu ; mâ coumeint l'étâi dè la bouna religion et que l'étâi demeindze, faillâi dzourè. Mâ se sa concheince lâi desâi que le ne dévessâi pas travailli, n'étâi rein qu'à causa dâi dzeins et na pas à causa dâo bon Dieu, kâ la pernetta criâ se n'homo qu'étâi ein trein dè sè revoudrè po allâ âo prédzo, et lâi fâ :

— Tè que te n'és pas converti, va vâi veri lo fein.